



ÉLOGE DE M. DE PARCIEUX.

ANTOINE DE PARCIEUX, des Académies royales des Sciences de France, de Suède & de Prusse; de la Société royale des Sciences de Montpellier; des Académies royales de Lyon, de Metz & d'Amiens; & Censeur royal des Livres, naquit d'honnêtes parens au Clotet de Cessoux, dans le diocèse d'Uzès, le 28 Octobre 1703.

Nous ignorons absolument le détail de son enfance & de son éducation; nous savons seulement qu'il reçut les premières instructions qu'on donne aux enfans, à Portes & à Saint-Florent, villages voisins de celui de sa naissance, encore n'en avons-nous été informés que par sa reconnoissance qui l'a engagé à fonder des Prix en bons livres pour les écoles de ces Paroisses.

L'instruction qu'il y reçut, ne fit que lui faire mieux sentir le besoin qu'il avoit d'en recevoir une plus étendue; & comme il ne pouvoit la trouver dans le lieu de sa naissance, il prit le parti d'aller la chercher ailleurs. Lyon étoit la grande ville la plus prochaine où il pût espérer de la rencontrer, & malgré le peu de ressources que pouvoit lui fournir la très-médiocre fortune de ses parens, il prit le parti d'y aller: le besoin qu'il sentoit de s'instruire, faisoit presque disparaître à ses yeux celui de subsister.

Il ne fut pas trompé dans ses espérances; à peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'un des PP. Jésuites du Collège qui y étoit établi, reconnut ses talens & son ardeur, & lui enseigna les élémens des Mathématiques. Les progrès du jeune de Parcieux furent si rapides, que bientôt il eut épuisé le savoir de son maître; il sentoit cependant qu'il avoit encore bien des choses à apprendre, & l'espérance de trouver de nouveaux secours dans la Capitale, l'engagea à y venir. Un voyage de cent lieues, le peu de ressources que lui offroit la fortune, la peine & la fatigue qu'il auroit à effuyer, ne furent que des obstacles insuffisans.

pour l'arrêter, & il n'hésita pas à s'y rendre; le desir de s'instruire l'emporta sur tout.

A son arrivée à Paris, il eut le bonheur de rencontrer M. de Montcarville, aujourd'hui Professeur au Collège royal; celui-ci n'eut pas besoin de toute la pénétration pour reconnoître les talens & les vertus du jeune de Parcieux, il s'empressâ de l'aider de ses conseils, & de lui ouvrir la carrière des Sciences; dans laquelle il voulut bien lui servir de guide.

Ce fut alors que le génie de M. de Parcieux put agir sans contrainte, & la rapidité de son vol lui eut bientôt fait parcourir la route qu'on venoit de lui indiquer.

Ceux qui ne voient, pour ainsi dire, les Mathématiques que de loin, ignorent quelle est leur étendue, & qu'il est presque impossible à un même homme, quelque génie qu'il puisse avoir, d'en approfondir toutes les parties. Il est donc nécessaire, à quiconque veut réussir dans cette étude, de faire un choix de la partie à laquelle il se trouve le plus de disposition. M. de Montcarville qui examinoit avec soin son Élève, crut remarquer en lui une exactitude, une précision, un génie plein de ressources, & une adresse qui pouvoient le rendre plus utile par des applications ingénieuses des Mathématiques aux besoins de la société, que s'il se livroit absolument aux spéculations de la haute Géométrie: il osa donc lui conseiller de se tourner plus particulièrement de ce côté, & c'est à ce sage conseil qu'on doit une grande partie des choses utiles que M. de Parcieux a exécutées.

Lorsque M. de Parcieux avoit pris le parti de se rendre à Paris, il avoit cru avec raison y trouver des secours pour se perfectionner dans les Mathématiques; mais il n'avoit pas trop examiné quelles seroient les ressources qu'il y trouveroit pour subsister. Il fallut cependant y pourvoir: quelques leçons qu'il commença alors à donner, fournirent au nécessaire absolu; mais des circonstances heureuses le mirent à portée de tirer partie de ses talens. Il possédoit éminemment la Gnomonique ou l'art de tracer des Cadrans solaires; son adresse & son exactitude, jointes à la parfaite connoissance qu'il avoit des principes sur lesquels cet Art est fondé, assuroient la perfection de ses ouvrages

en ce genre. On lui procura les occasions d'en tracer plusieurs, & entr'autres la belle Méridienne qu'il traça au Louvre pour M. le duc de Nevers, & celle qu'il fit pour M. de Bonelle dans la rue neuve de Luxembourg. Les honoraires qu'il recevoit de ses ouvrages, le prix de ses leçons, & , pour tout dire aussi, sa frugalité & la sage économie éloignèrent de lui le besoin, & le mirent en état de se livrer à son génie & aux ouvrages qu'il lui fit entreprendre.

Le premier par lequel il se fit connoître au Public pour Mathématicien, fut un Traité de Trigonométrie rectiligne & sphérique, auquel il ajouta des Tables de sinus & des Tables de logarithmes, & un Traité complet de Gnomonique; cet Ouvrage parut *in-4.* en 1741, & il le dédia à l'Académie.

L'usage fréquent que la Gnomonique l'avoit obligé de faire du calcul, tant des triangles sphériques que des rectilignes, l'engagea à en examiner les principes, & à chercher les moyens de faciliter l'étude & de simplifier la pratique de la Trigonométrie, tant rectiligne que sphérique, c'est à quoi l'on peut dire qu'il avoit parfaitement réussi dans son ouvrage. La Trigonométrie rectiligne y est démontrée avec ordre & clarté; mais la Trigonométrie sphérique y est traitée d'une façon bien plus singulière. Au lieu de considérer les triangles sphériques comme de simples figures tracées sur la surface de la sphère, il les considère comme les bases d'autant de pyramides triangulaires qui ont leurs sommets au centre de la sphère; & , quoique cette méthode ne soit pas absolument nouvelle, il a su la pousser si loin, & en tirer de si grands avantages, qu'on peut dire qu'il se l'est en quelque sorte appropriée. Ce Traité de Trigonométrie est suivi de Tables très-exactes des sinus & des logarithmes; l'attention avec laquelle il a veillé à la perfection de celles-ci, leur donne un grand avantage sur celles de même espèce qui les avoient précédées.

Le Traité de Gnomonique qui se trouve à la suite de la Trigonométrie dans le même Volume, contient un Abrégé méthodique des principes de la Gnomonique; la théorie la plus exacte s'y trouve par-tout jointe à une pratique sûre & éclairée, assemblage précieux, & sans lequel on ne peut former en pareille

matière qu'un Savant inutile ou un Praticien livré à une routine aveugle. La pratique avoit fait remarquer à M. de Parcieux que les opérations de la Gnomonique exigeoient, pour être plus parfaites, le secours de quelques instrumens qu'il avoit imaginés; il n'a pas oublié d'en donner dans son ouvrage une description assez exacte pour qu'on puisse les faire construire sur cette description: il y a joint plusieurs Problèmes astronomiques, géographiques & nautiques, & des Tables de tout ce qui peut appartenir à l'art de tracer des Cadrans ou des Méridiennes dont on trouve par ce moyen les calculs tous faits, & par-là il aidera long-temps après sa mort tous ceux qui entreprendront des opérations semblables: son génie qui lui survit, leur servira de guide.

Ce livre fut reçu très-favorablement du Public & sur la réputation qu'il lui acquit, la Société royale des Sciences de Montpellier se hâta d'acquérir un pareil sujet.

L'Ouvrage dont nous venons de parler, avoit paru en 1741; dès 1746, M. de Parcieux en publia un autre d'un genre absolument différent, ce fut son *Essai sur les probabilités de la vie humaine*.

Il n'y a pas encore bien long-temps qu'on a reconnu que le terme de *hasard* n'exprimoit que l'ignorance où nous sommes des causes de certains effets, que ce hasard diminue à proportion que l'intelligence augmente; & que malgré les bornes qui nous sont prescrites en ce genre, la probabilité des évènements qu'on nomme *fortuits*, pouvoit au moins sur de grandes masses, être soumise au calcul. On voit assez combien un semblable travail peut être utile, soit dans l'administration des États, soit dans l'arrangement des affaires particulières.

Le Chevalier Guillaume Petty, Anglois, avoit essayé de déterminer l'ordre de la mortalité des hommes, sur les registres mortuaires de Londres & de Dublin; mais il ne fit pas attention que ces villes étant très-commerçantes, l'abord des Étrangers augmentoit la mortalité dans les âges avancés: Simpson, son compatriote, entreprit de corriger ce défaut, en ne prenant que les morts de ceux qui y étoient nés, mais il ne prit pas garde

qu'il tomboit dans le défaut opposé, parce qu'il n'avoit aucun de ceux qui étoient depuis sortis du pays : enfin feu M. Halley avoit formé une Table de mortalité sur les registres de Breslaw, en Silésie, ville qui reçoit peu d'Étrangers & dont il sort peu d'habitans, aussi sa Table approchoit-elle beaucoup plus de l'exactitude que les deux premières.

Le Ministère qui connoissoit les talens & l'exactitude de M. de Parcieux, l'engagea à composer une Table de cette espèce, dans un point de vue un peu différent.

Il s'agissoit d'établir un ordre de mortalité qui pût servir de règle aux Rentes viagères, Tontines, Annuités, &c. il falloit donc l'établir sur la mortalité réelle des Rentiers, & non sur celle des autres citoyens, puisqu'on ne met ordinairement en rentes viagères que sur la tête de ceux qui promettent une longue vie : on voit au premier coup d'œil combien une combinaison pareille offre de difficultés & de travail, rien de tout cela ne rebuta M. de Parcieux, & les Tables qu'il a jointes à son ouvrage, forment un oracle infallible qu'on pourra toujours consulter dès qu'il s'agira de marchés à vie.

Cet oracle ne répond pas seulement sur les affaires d'intérêt, il fait dans l'occasion, avertir les hommes de plusieurs choses très-importantes ; il leur offre à chaque instant le temps qu'ils peuvent espérer raisonnablement de vivre ; il les avertit que la mortalité, qui devoit être moindre dans le cloître que par-tout ailleurs, puis qu'on n'y reçoit que des gens soigneusement examinés & exempts de toutes infirmités, & qu'on y est à l'abri du tumulte des grandes affaires, étoit cependant plus grande que dans le monde ; que la vie des Religieuses est communément plus longue que celle des Religieux ; qu'il meurt dans un même endroit plus de femmes mariées que d'hommes, & moins de filles que de garçons.

Cet ouvrage auquel il ajouta depuis une suite en 1760, fut regardé comme un des plus parfaits qui eussent paru en ce genre, & reçu du Public avec le plus grand applaudissement.

L'Académie qui connoissoit tous les talens & tout le mérite de M. de Parcieux, desiroit depuis long-temps de le voir au

nombre de ses Membres, elle trouva cette même année l'occasion de se l'acquérir, & il fut nommé le 16 Février 1746, à la place d'Adjoint-Géomètre, vacante par la promotion de M. d'Alembert à celle d'Associé.

Dès l'année suivante il donna à l'Académie un Mémoire sur la courbure des ondes qui mènent les balanciers dans quelques machines. L'inégalité d'action des manivelles coudées, fatigant infiniment les machines où elles sont employées, plusieurs Mécaniciens avoient tenté de leur substituer des roues excentriques, ou elliptiques, ou inclinées à leur axe, qui pussent hausser & laisser retomber alternativement les extrémités des leviers; d'autres employoient au même usage des roues onnées, c'est-à-dire plus hautes dans de certains points que dans d'autres; ce fut cette dernière méthode que M. de Parcieux jugea la meilleure, & qu'il se proposa d'examiner & de perfectionner dans son Mémoire. Il est aisé de voir que le point de perfection de ces ondes est qu'elles soient taillées de manière que la roue n'éprouve pas plus de résistance dans une partie de son tour que dans l'autre, il rechercha donc géométriquement quelle devoit être la figure de ces ondes, mais quel fut son étonnement en voyant que les deux côtés de la même onde ne devoient pas avoir la même courbure, parce que le balancier qui suit l'onde de la roue lorsqu'il monte, la presse au contraire lorsqu'il lui permet de descendre; d'où il suit que cette dernière partie de la courbure de l'onde, doit être plus rapide & par conséquent moins longue que la première: il n'eut pas de peine après cela à voir pourquoi les machines où l'on avoit négligé cette attention, n'avoient pas eu tout le succès qu'on en attendoit: tant il est vrai que les idées les plus simples ont encore besoin d'être examinées & soumises à une recherche judicieuse & éclairée!

Il donna, en 1748, la description d'un niveau d'une espèce singulière; il est fondé sur le même principe que celui, dont feu M. Couplet avoit donné la description en 1699, c'est-à-dire, que la lunette est portée par deux espèces de calabasses qui flottent sur l'eau: mais M. de Parcieux a évité avec tant de soin les défauts auxquels celui de M. Couplet étoit sujet, & il a ajouté

au sien tant d'avantages & tant de commodités, qu'on peut dire que c'est un instrument tout nouveau, dont la construction est facile, la vérification prompte, & l'usage parfaitement sûr; aussi n'en a-t-il jamais employé d'autre dans les grands & nombreux nivellemens qu'il a faits depuis.

L'année 1750 vit paroître dans un Mémoire d'Hydraulique de M. de Parcieux, un principe de cette Science, absolument nouveau. On savoit depuis long-temps que l'air enfermé dans les sinuosités verticales des tuyaux de conduite, étoit nuisible, mais on ne lui reprochoit que d'occasionner, par ses explosions, la rupture des tuyaux, & on ne soupçonnoit pas même que cet air pût intercepter absolument le cours de l'eau dans la conduite; il l'intercepte cependant, & le fait très-singulier d'une Fontaine qui couloit pendant tout l'hiver, & s'arrêtoit pendant l'été, ayant engagé M. de Parcieux à rechercher la cause de ce singulier phénomène, il la trouva dans la théorie suivante.

Toute conduite qui a des sinuosités dans le sens vertical, peut être regardée comme un assemblage de siphons mis les uns au bout des autres; si les branches de ces siphons pouvoient s'emplier également, elles se feroient équilibre les unes aux autres, & il ne résulteroit des sinuosités qu'un peu de frottement de plus: mais il s'en fait bien que tout se passe ainsi; l'eau qui sort du réservoir, emplit la première branche descendante & la première montante dont elle chasse absolument l'air; mais, dès qu'elle est arrivée au haut de celle-ci, elle coule en filet dans la seconde branche descendante, & commence à remplir la seconde branche montante, sans avoir chassé l'air qui occupoit la seconde branche descendante, & la même chose arrive dans toutes les sinuosités de la conduite; il résulte de-là que tous les siphons auront une de leurs branches pleine d'eau, tandis que l'autre ne le sera que d'une petite partie d'eau & d'une quantité d'air considérable: il n'y aura donc plus d'équilibre entr'elles, & la conduite ne donnera qu'une partie de l'eau qu'elle devoit donner, le ressort même de cet air qui n'a aucune issue pour s'échapper, peut, lorsqu'il sera augmenté par la chaleur, intercepter absolument tout passage à l'eau, explication très-simple du phénomène proposé.

En vain la Nature avoit-elle caché cette espèce de mystère dans l'obscurité des tuyaux, l'ingénieux Académicien sut le pénétrer, & l'exposer aux yeux de l'Académie en faisant voir ce qui se passoit dans un tuyau de cristal, auquel on avoit fait exprès plusieurs sinuosités.

Voici encore un autre travail du même genre, dont M. de Parcieux rendit compte à l'Académie en 1754; le besoin extrême où il se trouva de ménager l'eau dans la belle machine qu'il fit exécuter à Crecy, le mit dans la nécessité de réfléchir sur cette matière, & ses réflexions le menèrent à deux principes d'Hydraulique également importants.

Le premier est, qu'il n'est nullement indifférent, comme on l'avoit pensé jusqu'alors, de faire agir l'eau par son choc ou par son poids, & que cette dernière manière de l'employer offre un avantage considérable.

Le second est, qu'en employant des roues à augets qui vont par le poids de l'eau, ces roues feront, toutes choses d'ailleurs égales, un effet d'autant plus grand que leur mouvement sera plus lent. Cette conclusion étoit une espèce de paradoxe qui, malgré les raisonnemens mathématiques sur lesquels il étoit fondé, auroit pu trouver des incrédules; mais il trouva un moyen sûr de les convaincre & de leur fermer la bouche: une machine qu'il fit construire, & qu'il fit voir à l'Académie, réalisa, pour ainsi dire, ses idées, & offrit aux yeux ce que les raisonnemens ne présentoient qu'à l'esprit; cette machine qu'il a depuis donnée à l'Académie, fait aujourd'hui partie du cabinet de cette Compagnie.

Quoique M. de Parcieux ait fait voir qu'il y avoit plus d'avantages à employer les roues à augets que les roues à vanes, il n'ignoroit pas qu'il se trouve des circonstances qui obligent d'employer ces dernières, & il ne négligea pas de les examiner. Il s'agissoit sur-tout de décider si les aubes ou vanes de ces roues devoient être dans la prolongation du rayon, ou faire un angle avec lui. Pour décider cette question, il eut recours à son oracle ordinaire, l'expérience: il fit construire une roue dont les aubes pouvoient s'incliner à volonté sur le rayon, & il la plaça dans un courant d'eau, dont la vitesse uniforme lui étoit connue,

L'expérience décida en faveur des aubes inclinées au rayon, & prononça de plus que l'inclinaison qui donnoit à la roue la plus grande vitesse, étoit celle où elles faisoient avec le rayon un angle de trente degrés. Cette même expérience lui enseigna encore plusieurs points importans sur la quantité dont ces roues doivent être plongées dans l'eau, & sur un grand nombre de précautions nécessaires pour en tirer tout le parti possible : il communiqua ce travail à l'Académie en 1759.

Il donna, en 1760, des Recherches d'un autre genre, & dont l'objet étoit le tirage des chevaux. Il n'est presque personne qui, en voyant un cheval traîner une voiture, ou un homme tirer un fardeau, ne pense que l'un & l'autre n'agissent que par la force de leurs muscles ; cependant un examen plus réfléchi, fondé sur les principes les plus certains de la Mécanique, & des expériences décisives, avoient fait voir à M. de Parcieux que l'homme ni le cheval n'agissoient presque dans ce cas que par leur poids, & que l'action des muscles ne tendoit qu'à élever le centre de gravité de leur corps, de manière qu'il ne pût descendre sans entraîner la voiture ou le fardeau : paradoxe mécanique, & principe de la plus grande importance.

Cette recherche avoit un peu détourné M. de Parcieux de ses travaux sur l'Hydraulique ; mais ce ne fut, pour ainsi dire, qu'une distraction : il donna en 1764 ses Observations sur les inondations de la Seine à Paris ; il s'étoit aperçu dans la recherche qu'il avoit faite, des repaires marqués dans différens quartiers de Paris lors des anciennes inondations, que les eaux avoient toujours été beaucoup plus hautes vers l'Arsenal que vers le Pont-royal, même en tenant compte de la pente du terrain ; il chercha la raison de cette singulière différence, & la trouva dans les obstacles que les piles des ponts, les moulins, la pompe, la Samaritaine, &c. offrent au courant de l'eau. On sent combien ce travail a dû lui coûter de recherches, d'observations & d'opérations délicates.

Il donna encore en 1768, un Mémoire sur les moyens de prévenir les accidens causés par les débâcles. Les rivières ne se gèlent jamais d'elles-mêmes, la glace qui les couvre quelquefois,

est toujours un assemblage de glaçons collés ensemble, & qui ne sont unis que parce qu'ils ont trouvé un pont ou un autre obstacle qui les ont arrêtés, & ordinairement la surface de l'eau au-dessous de cet endroit, est absolument exempte de glace. M. de Parcieux imagina de barrer la Seine au-dessus de Paris par une espèce d'estacade en partie fixe & en partie flottante: cet obstacle devoit arrêter les glaçons, faire prendre la rivière au-dessus de la ville, & rendre son bassin entièrement exempt de glaces que l'on n'auroit laissé descendre lors de la débâcle que les unes après les autres, & de manière à n'en avoir rien à redouter.

Nous ne finirions point, si nous voulions parler ici de toutes les Observations de M. de Parcieux, de tous ses ouvrages, du travail que lui occasionnoit l'examen des Machines présentées à l'Académie, pour lequel il étoit presque toujours nommé Commissaire, & les projets d'Hydraulique, pour lesquels il étoit généralement consulté. Il étoit devenu l'oracle en ce genre, & on ne se croyoit sûr d'un ouvrage de cette espèce, que quand il en avoit approuvé le projet: nous supprimons tout ce détail pour venir à son dernier ouvrage qui fait également l'éloge de son esprit & de son cœur.

La ville de Paris manque d'eau, la pompe & l'aqueduc d'Arcueil n'en fournissent pas le tiers de ce qui seroit nécessaire; M. de Parcieux examina scrupuleusement de quelle manière on pouvoit parvenir à lui en procurer, & il osa concevoir le dessein d'amener au plus haut de Paris les eaux de la petite rivière d'Yvette, en la prenant à Vaugien au-dessus de Gif, à environ sept lieues de cette Capitale. On juge aisément combien de nivellemens, de devis, de calculs, étoient nécessaires pour un pareil projet, & combien de connoissances il exigeoit de celui qui le formoit. Ce travail immense ne rebuta point M. de Parcieux, il l'entreprit, & en vint à bout, il poussa même son attention jusqu'à s'assurer si les eaux qu'il vouloit donner à ses concitoyens, étoient pures & saines; les examens qui en furent faits à la prière par la Faculté de Médecine & par plusieurs Membres de cette Académie, le mirent absolument hors d'inquiétude sur ce point. Il proposa ce dessein à l'Assemblée publique du 13 Novembre.

1762, & il y fut honoré d'un applaudissement général. Il donna depuis la suite de son travail sur cette matière; le Volume qui va paroître * en contient une partie, & un autre se trouvera dans le Volume suivant. Ces preuves de son amour pour ses concitoyens sollicitent encore pour lui la reconnoissance publique long-temps après sa mort.

Nous disons, de son amour pour ses concitoyens, car, quand il auroit formé ce projet dans la vue d'en tirer une récompense, il n'auroit certainement pu être blâmé; mais ce n'étoit nullement son intention, & il a déclaré & même imprimé plus d'une fois que non-seulement il n'en exigeoit aucune, mais que même il n'en vouloit pas accepter. Cet homme cependant qui renonçoit si généreusement au prix de son travail, n'avoit qu'une fortune très-médiocre, & cette médiocrité doit relever le prix de son désintéressement aux yeux de tous ceux qui savent penser.

On a pu aisément s'apercevoir par ce que nous avons dit de l'usage que M. de Parcieux faisoit de ses talens, que sa vie étoit extrêmement laborieuse; son ardeur, & l'envie d'être utile, le soutinrent long-temps, mais il fallut à la fin succomber; il fut attaqué l'année dernière (1768) d'un rhumatisme goutteux qui fut pris d'abord pour une maladie ordinaire, mais qui le conduisit au tombeau le 2 Septembre dernier, âgé de près de soixante-cinq ans, ayant vu arriver la mort avec toute la fermeté d'un Philosophe chrétien; & toute la tranquillité que peut donner en ces derniers momens une conduite toujours irréprochable; il venoit d'être nommé Pensionnaire pendant le cours de cette maladie, & l'Académie a eu la douleur de voir que cette dernière marque de son estime qu'elle lui avoit donnée, lui ait été inutile. Il avoit disposé par testament, de la médiocre fortune qu'il avoit acquise par tant de travaux, & elle étoit si peu considérable, qu'elle n'auroit pu suffire à faire achever les études à deux de ses neveux qu'il avoit fait venir à Paris, & qu'il y soutenoit, si le Roi n'avoit bien voulu reconnoître en leur personne les services de leur oncle, & leur en faciliter les moyens par une pension qu'il leur a accordée.

* Ceci étoit vrai le 5 Avril 1769, jour de la prononciation de cet Éloge, le Volume de 1766 étant alors prêt à paroître.

Tout ce que nous avons dit de M. de Parcieux, a peint d'avance son caractère. Nous devons cependant ajouter que, quoique naturellement assez vif, il étoit dans le commerce de la vie d'une douceur sans égale; ami de la vérité, il osoit la dire en toute occasion, même au risque de déplaire: il étoit désintéressé plus qu'on ne peut se l'imaginer; quelque borné que parût son état, il en étoit content, & n'ambitionnoit ni richesses ni fortune, les louanges même n'entroient point dans le système de ses desirs, & il n'a jamais employé aucune de ces voies indirectes que l'amour propre fait si bien prendre pour se les procurer. Sa réputation étoient entièrement dûe à ses talens & à ses vertus, & il n'y avoit mis du sien que de la mériter. Feu M. le Prince disoit autrefois du P. Sébastien, *qu'il étoit aussi simple que ses machines*; la même louange auroit pu être donnée à M. de Parcieux: cet homme estimé de tous ceux qui le connoissoient, chéri de ses amis, bien venu chez les Grands, que les plus célèbres Académies de l'Europe se faisoient honneur de compter au nombre de leurs Membres, étoit de la plus rare & de la plus parfaite modestie, & il la pouffoit au-delà de ce qu'on peut imaginer. Après tout ce que nous venons de dire, il est presque inutile d'ajouter qu'il étoit de la probité la plus exacte, & pourquoi y auroit-il manqué? Si on ôte de chez les hommes l'ambition & l'intérêt, on coupera en même temps la racine de la plupart de leurs vices & de leurs fautes.

